

gea dans une des cases étroites que vous savez. La lionne y mourut bientôt de chagrin.

Il y a maintenant au jardin botanique de Grenoble, deux jeunes lions à qui le premier venu peut impunément rendre visite dans la cour où ils sont parqués.

Enfin, au Jardin des Plantes même, se trouvent un jaguar et plusieurs hyènes, que la main d'une femme ou d'un enfant caresse sans s'exposer à l'ombre d'un danger. Les hyènes, fort avides de sucre, abandonnent le sucre qu'on leur donne pour mendier et recevoir des caresses. Le jaguar joue avec la grâce et la souplesse d'un chat, passe ses pattes formidables à travers les barreaux, rentre ses ongles, s'amuse, bondit, parcourt l'étroit espace où on le tient renfermé, et n'a encore égratigné personne.

Supposez ces lions, ce jaguar, ces hyènes, élevés dans un grand parc, dans une habitation, supposez trente ou quarante générations successives nées en domesticité comme il en est du chien, par exemple, et jugez du degré de familiarité auquel on amènerait ces races regardées comme indomptables.

Un jour, en causant avec moi, dans la jolie villa qu'il habitait en Hollande, à Gotdo, près de Rotterdam, la fantaisie prit à Martin d'aller visiter, à Bruxelles, son ancienne ménagerie qui se trouvait en ce moment en exhibition.

Pour cet homme actif, penser, c'était agir. Le lendemain, à quatre heures, nous entrions ensemble dans la ménagerie.

C'était l'hiver. Enveloppé dans son manteau, Martin se perdit dans la foule, et attendit que l'on commençât à distribuer aux animaux la nourriture qu'ils attendaient avec une féroce impatience. Alors, il toussa. Soudain, les animaux s'arrêtèrent, abandonnèrent le morceau de chair qu'ils dévoraient, poussèrent des rugissements de joie, et se livrèrent à des bonds, à des sauts, à des cris inexprimables. Une femelle de tigre, qui se trouvait enfermée dans une même cage avec un lion, vint frotter sa grosse tête fourrée contre les barreaux, mendier une caresse, ramper et faire la mignarde; le lion plûga son front impérial à l'autre coin de la cage: tous deux se disputaient à qui recevrait la première caresse de leur ancien maître. Pendant ce temps, les perroquets glapissaient, les kangourous bêlaient, le gnon mugissait, les pélicans criaient, les hyènes mugissaient, les panthères rugissaient, les singes piaillaient et ébrantaient les baguettes de fer de leur cage, qu'ils secouaient des deux mains. C'était un mélange sans exemple, une confusion assourdissante de bruits, de cris, de voix, de mouvements, d'agitations, d'émotions, de tumulte que ne sauraient traduire des paroles humaines, et que des oreilles humaines n'avaient jamais entendues.

Martin, d'abord par un geste, puis ensuite par un ordre de sa voix puissante qui domina le tumulte, ordonna le silence.

Soudain tout se tut.

Alors cet homme entra, franchit d'un bond la barrière qui séparait les spectateurs des loges des animaux, et vint familièrement dire bon jour à chacun de ses anciens pensionnaires. Tous accouraient au devant de la main qui s'avavançait pour les caresser. La tigresse surtout témoigna une joie délirante. Quand les doigts rudes de Martin se promouèrent sur son épaisse et noble fourrure, un mouvement nerveux agita ses beaux membres si bien découplés; elle tremblait, elle se prosternait, elle soupirait une petite plainte tendre; elle léchait de sa rude langue le visage que

tenait accolé contre les barreaux de la cage l'ingrat, qu'elle n'avait point vu depuis quatre ans, et qui revenait enfin. Lorsqu'il s'éloigna, elle gronda, elle se désespéra, elle le rappela, et finit par se coucher, brisée et abattue, dans un coin de sa loge, sans toucher à la nourriture qu'elle avait laissée là, au premier son de la voix de son maître.

S. HENRY BERTHOUD.

Les deux bustes.

N'affectez jamais de connaître ce que vous ne connaissez pas du tout. En refusant de suivre ce conseil, vous pouvez, il est vrai, passer un moment pour un homme habile, mais, bientôt après, vous serez peut-être couvert de confusion.

On dit (et je ne garantis pas l'exactitude de ce récit) qu'un étranger vint un jour dans l'atelier d'un statuaire, où se trouvaient deux bustes que celui-ci venait de terminer. On avait dit au visiteur que l'un de ces bustes était l'image du meurtrier Greenacre, et l'autre celle du charitable Howard.

Il contempla quelque temps ces figures, remarquant dans l'une tous les traits hideux d'un scélérat déterminé, et découvrant aussi distinctement dans l'autre toutes les aimables qualités d'un philanthrope. Il ne tarissait pas sur l'éloge du sculpteur qui avait si bien réussi à représenter fidèlement les traits du vice et de la vertu. Tout se passa remarquablement bien, jusqu'au moment où l'observateur, qui paraissait si entendu, fit trop clairement voir, par une de ses remarques, qu'il avait pris un buste pour l'autre: que celui dans lequel il avait admiré tant de vertu était la ressemblance de Greenacre; et que l'autre, dans lequel il avait vu le vice sous l'aspect le plus odieux, était l'image du philanthrope.

Si nous sommes d'humeur à profiter de quelque chose, nous pouvons retirer une bonne leçon de ce récit. Quel est celui à qui on ne prête pas plus de sagesse qu'il n'en possède en réalité? Chez plusieurs il y a une ambition extrême de paraître plus sages que d'autres; pour tous, hélas! il est aisé d'être orgueilleux, mais fort difficile d'être humble. — *Old Humphrey.*

POUVOIR DE L'ÉVANGILE.—Vers la fin du quatorzième siècle, Jean Militz ou Milicius, le plus distingué des témoins de l'époque, attirait dans sa chapelle de Prague un grand concours d'auditeurs. Célèbre par son éloquence, il l'était encore plus par la sainteté de sa vie. Tout son zèle éclatait dans la censure des erreurs, des abus et des vices, et sa vie exemplaire donnait un grand poids à ses paroles. Il y avait à Prague un lieu de débauche, appelé la *Petite Venise*, et rempli de femmes de mauvaise vie. Entraînées par les discours de Militz, nombre d'entre elles renoncèrent à leurs impudicités pour mener une vie pieuse; et dès lors l'asile de la prostitution, le repaire de tous les vices, devint l'école de toutes les vertus chrétiennes, Militz disait de ces *Madelaines* "qu'elles surpassaient en piété réelle toutes les nonnes de la chrétienté." Leur retraite fut appelée la *Maison de Repentance* ou des *Maries Madelaines*. Elles vivaient honorablement du produit de leur travail. — *Semur de Paris.*